

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



II- *Le temps et la forme*

Essai de modèle et lecture de trois récits québécois de Pierre Hébert

Agnès Whitfield

Number 33, Spring 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39398ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Whitfield, A. (1984). II- *Le temps et la forme* : essai de modèle et lecture de trois récits québécois de Pierre Hébert. *Lettres québécoises*, (33), 70–71.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Heureusement que Piette se soustrait souvent à cette grille réductrice pour poser des questions fort pertinentes notamment sur la fonction des figures. Aussi peut-on lire que «la multiplication de signifiants, plus ou moins redondants, pour désigner un seul signifié semble connoter un certain scepticisme chez le narrateur vis-à-vis de sa propre parole, sinon vis-à-vis de la langue elle-même, comme si en ajoutant d'autres termes au premier, il se donnait une marge de sécurité plus grande quant à l'idée qu'il veut exprimer» (p. 49). Ou alors, c'est une analyse des différentes occurrences d'une figure qui amène Piette à faire une hypothèse prometteuse: «treize métonymies sur vingt-huit, soit presque la moitié, reposent sur la contiguïté spatiale. Cela connoterait une perception particulière du narrateur pour qui l'environnement crée une sorte d'équivalence entre les réalités contiguës. Ce phénomène d'osmose joue entre autres dans le sens anthropomorphique puisque, dans sept de ces occurrences, l'homme prête au lieu qu'il habite ses sentiments, comportements, etc.» (p. 94).

Analysant les métaphores, Piette isole deux champs référentiels prédominants: l'isotopie animale et les isotopies physiologique-anatomique et pathologique. Cette constatation déclenche une mise en rapport paradoxale mais fascinante: «il est quand même étonnant que toutes les fonctions biologiques soient mises en valeur par les images sauf la fonction de reproduction. Il nous semble que, pour employer le vocabulaire psychanalytique, cette fonction humaine réapparaît — c'est une opération de déplacement — à travers la métaphore animale de *l'Incubation*. Mais il y a aussi d'autres phénomènes convergents: l'importance du ventre et de son équivalent au niveau cosmologique, le monde souterrain, l'importance de l'eau (liquide amniotique)» (p. 117-118).

Ailleurs, la description même de la figure suggère des pistes intéressantes. C'est le cas des inversions d'épithètes du genre «gargantuesque boulimique classeur» qui amène Piette, par leur aspect loufoque, à en conclure à une parodie de la langue anglaise (p. 191). De même, de l'étude des hyperboles dont Weingarter est l'objet, il ressort que c'est «la position de l'énonciateur qui détermine la fonction de la figure: méliorative (non péjorative en tout cas) chez le narrateur,

péjorative chez Gordon. Chez le narrateur, il s'agit d'une exagération contribuant à entretenir le «mythe» Weingarter, mais d'autres énoncés révèlent sa sympathie pour le vieux professeur. Chez Gordon en revanche, la caricature est au service d'une diatribe» (p. 128-129).

Malheureusement, à ces observations probantes s'ajoutent des commentaires plutôt douteux. Tantôt il s'agit de jugements de valeur non justifiés: «La réduction de cette figure [l'antonomase] a pu donner un aperçu de la puissance connotative des antonomases particularisantes non lexicalisées. Ce sont de plus parmi les figures les plus originales de *l'Incubation*» (p. 89). Tantôt il s'agit d'interprétations psychologiques ou narratives hâtives. Les nombreux «quand donc» des pages 57 et 59 (Quand donc atteindrions-nous Narcotown) de *l'Incubation* servent-ils seulement «de marques narratives pour distinguer le discours du personnage-narrateur de celui de Gordon (p. 66)? Est-ce bien son «manque d'assurance» que trahit Lagarde par les pas-

sages relevant de Maggie du genre «se disant peut-être: Il est même plutôt gentil à sa passive tranquille ondoyante façon» (p. 184)? Encore faut-il souligner certaines méprises théoriques, surtout dans le chapitre consacré aux figures narratives: confusion du discours et du récit chez Genette, application inusitée du concept de prolepse, délimitation douteuse des rapports entre Lagarde narrateur et Lagarde personnage.

Tout compte fait, l'ouvrage de Piette reste fort inégal. La somme de travail que représente cet inventaire minutieux des figures est certes méritoire, tout comme la tentative de relier les approches stylistiques, sémiotiques et rhétoriques dans le cadre théorique. En l'absence d'une stratégie interprétative globale, cependant, les données dégagées restent finalement assez décousues, quelle que soit leur valeur potentielle, parfois considérable. S'il y a là, en incubation, matière d'une excellente analyse, force est bien de constater que le roman de Bessette attend encore l'exégèse digne de lui. □

II- LE TEMPS ET LA FORME

Essai de modèle et lecture de trois récits québécois de Pierre Hébert

Dans un contexte critique où la subtilité de l'approche théorique est jugée bien trop souvent par sa complexité terminologique et syntaxique, ce livre de Pierre Hébert constitue une exception remarquable. Modeste et sans prétention tant dans sa brièveté (110 pages seulement) que son langage, ce volume propose néanmoins une analyse fort originale du temps et de la forme romanesques où la rigueur de l'analyse ne cède en rien à la clarté de son exposition. Ce souci de simplicité dans l'audace se révèle déjà dans le rejet par Hébert d'un autre titre, «Essai de sémiotique syntaxique du discours narratif», «monstre d'abstraction délectant les tétarologues» aux dires de

l'auteur (p. 86) mais plus évocateur pourtant des assises théoriques retenues. Comme en témoignent la bibliographie, la démarche d'Hébert se situe bien dans le cadre de la sémiotique et plus précisément de la sémiotique narrative telle qu'elle est pratiquée par, entre autres, Genette, Weinrich, Bremond et Todorov.

Que propose Hébert? D'abord un modèle d'analyse qui réarticule la notion de temporalité textuelle en l'intégrant à une application littéraire de la théorie de l'information. S'appuyant sur les travaux de Moles, Hébert fait équivaloir la valeur informative du discours littéraire à la

complexité de ses signes constitutifs, le signe s'entendant au sens large comme «toute unité signifiante du récit, quel que soit son niveau» (p. 15). Hébert s'arrête ensuite au déroulement matériel des signes dans un texte donné, pour poser une définition radicale de la temporalité textuelle, laquelle désignera «la distribution dans son discours [d'un récit-occurrence], selon l'ordre, la durée et la fréquence, de ses signes qu'aura décelés au préalable l'analyse dudit récit» (p. 19). Pour déterminer les signes qu'il retiendra aux fins de ses propres analyses, Hébert fait appel au modèle narratif de Claude Bremond, notamment aux notions de fonction et de séquence. À la notion de temporalité textuelle s'ajoute celle d'espace textuel, la temporalité des signes d'un récit se structurant forcément dans une étendue, celle du texte matériel, créant ainsi des zones d'information. En résumé, la méthode proposée par Hébert consiste à «dégager des étagements dans le récit, [à] soumettre les signes de chacun de ceux-ci à l'analyse de leur temporalité textuelle et, de là, [à] créer des espaces sémantiques qui, superposés, créeront des zones de coïncidences» (p. 23).

L'articulation théorique de ce modèle assez abstrait, ainsi que son intérêt critique, se précisent dans les trois analyses qui suivent. Hébert choisit à cette fin trois récits provenant de trois séries culturelles et historiques différentes: *L'Appel de la race* (Lionel Groulx, 1922), roman à thèse, *Poussière sur la ville* (André Langevin, 1953), roman «cas de conscience», et *Quelqu'un pour m'écouter* (Réal Benoît, 1964), roman-poème. Il n'y a pas lieu ici de rendre compte en détail des analyses minutieuses de l'ordre, de la fréquence et de la durée effectuées par Hébert et présentées souvent au moyen de tableaux et d'annexes d'une utilité pédagogique certaine. Retenons seulement quelques-unes des conclusions que l'auteur tire de la superposition de ces données.

Dans *L'Appel de la race*, Hébert dégage la configuration particulière des trois parties du roman dont chacune suit le même itinéraire: action/arrêt, diégèse/mimésis. La primauté du commentaire sur l'événementiel dans les structures temporelles du roman traduit bien la subordination de l'action à sa prise en charge didactique dans le roman à thèse. Plus complexe, l'analyse de *Poussière sur la*

ville permet de déceler, à plusieurs niveaux, un mouvement homologue du savoir au faire, lequel donne lieu à une mise en cause radicale de l'étiquette de roman de l'échec que la critique attribue souvent à ce texte. Quant au roman-poème de Benoît, objet de peu d'études, il révèle à la loupe temporelle d'Hébert des structures insoupçonnées: rapport inverse des analepses (retours en arrière) et du contenu diégétique, remontée prononcée de l'événementiel à la clôture du récit, succès du projet littéraire de communication.

Or, si le modèle proposé par Hébert appelle quelques réserves, c'est moins au niveau de ses applications, toujours bien étayées et probantes, que sur le plan de son articulation théorique. En reformulant la notion de temporalité textuelle, Hébert tente, comme il le dit, d'aller «au-delà de cette temporalité référentielle» sous-jacente aux analyses de Genette (p. 14). Dans sa formulation abstraite, son modèle semble en effet évacuer la chronologie événementielle; seulement, il la réintègre au niveau du découpage des séquences en fondant ce dernier sur la logique diégétique. C'est déplacer le problème, en en posant un autre, crucial en narratologie, à savoir la constitution des unités signifiantes. Hébert n'en sort qu'à moitié en distinguant à juste titre la fonction de l'événement car l'ambiguïté de ces termes parsème son propre texte.

Le traitement du monologue intérieur que l'auteur assimile au discours immédiat mériterait aussi quelques précisions, l'extension traditionnelle de ces deux concepts étant fort diverse. Si le discours immédiat se rapproche des catégories de Genette (discours rapporté, discours narrativisé, discours transposé), le monologue intérieur, lui, désigne tantôt un genre, tantôt des traits stylistiques réduisibles en partie seulement à des traits discursifs du genre répertorié par Hébert. Toutefois, ces distinctions et notamment les questions relatives au monologue intérieur en tant que genre sont passées sous silence. La lacune paraît d'autant plus importante que l'auteur tient à aboutir par ses analyses à des formes proprement génériques. Dans l'usage restreint que l'auteur en fait, le discours immédiat garde cependant sa valeur opératoire et l'exégèse n'est pas du tout invalidée.

Enfin, on pourrait s'interroger sur le rapport qu'établit Hébert entre les structures temporelles qu'il repère dans ces trois récits québécois et les structures temporelles des trois genres dont ces récits relèvent. L'échantillon est trop réduit pour être concluant, bien que la démarche semble fort prometteuse.

Nonobstant ces réserves, la qualité du travail d'Hébert est indéniable. Ses analyses soulèvent des questions théoriques fort pertinentes en sémiotique narrative, tout en renouvelant l'interprétation de trois textes québécois intéressants. □

